

## CHAPITRE III

### Les Fonctions de l'espace

Nous avons noté que Zola accumule des détails exacts et précis afin de reconstituer fidèlement la société française, à la fin du Second Empire: la peinture de Paris après les travaux de Haussmann, celle des mines dans le nord de la France et celle de la Beauce en sont les meilleures preuves. Cependant l'espace romanesque chez Zola est loin de calquer le réel. Toutes les données topographiques se subordonnent au calcul méticuleux du romancier : ils se dessinent et s'organisent en fonction de la logique narrative. Henri Mitterand nomme cette relation complexe "la relation spatio-narrative."<sup>1</sup> L'espace n'est plus un simple ornement dans un récit. Dans l'oeuvre de Zola, l'espace assume des fonctions importantes sur le plan narratif. Nous nous proposons d'étudier les différentes fonctions de l'espace dans ces trois romans choisis selon l'ordre suivant: fonction de caractérisation, fonction d'agent, et fonction symbolique.

---

<sup>1</sup>Henri Mitterand, Le Regard et le signe, (Paris : P.U.F., 1987), P.137.

### Fonction de caractérisation<sup>2</sup>

Dans beaucoup de romans, la description de l'espace sert à suggérer les traits de caractère ou à définir leur psychologie. Dans Le Père Goriot de Balzac, une longue description de la pension Vauquer vise à montrer l'identité entre Madame Vauquer et sa pension : "Toute sa personne explique la pension comme la pension explique sa personne", écrit Balzac. Il convient de noter que dans L'Assommoir, Germinal, et La Terre, les protagonistes errent ou changent d'habitation maintes fois. Les déplacements s'avèrent significatifs dans la mesure où ils marquent différentes étapes de vie des personnages tant sur le plan matériel que moral. Dans cette partie, notre intention porte à étudier surtout l'espace en tant que la marque du statut social du personnage. Nous choisissons d'examiner les itinéraires de trois personnages principaux: Gervaise de L'Assommoir, Etienne de Germinal, et Père Fouan de La Terre.

Pour les deux premiers romans, il est clair que Gervaise et Etienne se présentent comme les héros. Le choix du personnage à étudier est plus complexe dans La Terre où se cotoient plusieurs personnages principaux et dont trois des déplacements paraissent importants. Par exemple, le lecteur voit Jean, étranger de Rognes, entrer dans la ferme de Monsieur Hourdequin, où il deviendra son employé.

---

<sup>2</sup>Voir J.-P. Goldenstein, Pour lire le roman, (Bruxelles, Paris-Gembloux: A. De Boeck et J. Duculot, 1985), p.96.

Ensuite, marié avec Françoise, il vient habiter chez elle. A la fin du roman, Jean, vaincu, doit quitter le village. Buteau, un autre protagoniste, effectue autant de déplacements que Jean. Devenu époux de Lise, il vient s'installer chez elle en tant que maître de la maison. Par rapport à ces deux personnages, Père Fouan est celui qui fait le plus de déplacements. Après avoir vendu la maison, il déménage chez ses enfants l'un après l'autre. Chaque maison qui l'abrite pour un certain temps marque nettement une étape de sa dégradation progressive.

Pour les raisons citées, nous choisissons d'étudier les itinéraires du Père Fouan dans La Terre.

#### 1. Les demeures de Gervaise

Tout au long de L'Assommoir, Gervaise fait cinq déménagements, déterminés par les modifications de sa vie. On peut diviser la courbe de vie de Gervaise en deux périodes : l'ascension et la déchéance. Dans les six premiers chapitres du roman, les différentes demeures de Gervaise correspondent à sa promotion sociale. A son arrivée à Paris, Gervaise loge dans l'hôtel Boncœur. Cette demeure marque son état zéro dans la vie sociale.

Elle resta assise au bord du lit, sous le lambeau de perse déteinte qui tombait de la flèche attachée au plafond par une ficelle. (. . .) meublée d'une commode de noyer dont un tiroir manquait, de trois chaises de paille et d'une petite table graisseuse, sur laquelle

traînait un pot à eau ébreché.<sup>3</sup>

Sa chambre a peu de meubles et d'objets. Partout, le romancier met en évidence la saleté et le délabrement de cette chambre. On peut noter par exemple l'emploi des adjectifs qualificatifs tels que "détéinte, graisseuse, ébreché", des verbes et des noms tels que "le lambeau, tombait, manquait". Cette description correspond à la situation précaire de la femme abandonnée qu'est Gervaise. Cette demeure provisoire révèle non seulement le statut socio-économique de Gervaise, mais encore elle implique le début de sa lutte pour une vie meilleure. Nous retrouvons ici un thème important, cher aux romans réalistes: un personnage provincial vient à Paris pour conquérir la gloire et la fortune. Ce sont les cas d'Eugène de Rastignac dans La Comédie humaine de Balzac, et de Julien Sorel dans Le Rouge et le noir de Stendhal. Il en va de même pour Gervaise: cette chambre d'hôtel n'est qu'une demeure provisoire ou "un abri de fortune",<sup>4</sup> pour reprendre le terme utilisé par Jacques Dubois.

Au lieu d'indiquer explicitement la situation matérielle et morale de Gervaise, le romancier la suggère à travers la description de la chambre de cet hôtel:

---

<sup>3</sup>Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart (Paris: Editions du Seuil, 1970), 2: 374.

<sup>4</sup>Jacques Dubois, L'Assommoir de Zola (Paris: Larousse, 1973), p.56.

(. . .) la chambre était nue (. . .) le plafond noir, les murs au papier arraché (. . .) le coin occupé jusque là par la malle paraissait à Gervaise faire un trou immense."<sup>5</sup>

Le choix des adjectifs qualificatifs tels que "noir et arraché" implique le dépaysement de Gervaise. Déracinée, elle se trouve sans fortune ni métier dans un pays étranger. Avec l'expression "un trou immense", le romancier semble nous révéler une angoisse du personnage face à son avenir incertain et menaçant. Désormais, Gervaise s'achemine vers sa destinée tragique.

Après s'être mariée avec Coupeau, Gervaise déménage à l'appartement de la rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or. Ici, c'est son premier "chez-soi", où elle peut fonder sa famille.

Il y avait un lit, une table de nuit, une commode à dessus de marbre, une armoire, une table ronde avec sa toile cirée, six chaises, le tout en vieil acajou; sans compter la literie du linge, des ustensiles de cuisine presque neufs.<sup>6</sup>

Par rapport à la première demeure, celle-ci est plus vaste: "une grande chambre, avec un cabinet et une

---

<sup>5</sup>Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2: 389.

<sup>6</sup>Ibid.

cuisine."<sup>7</sup> Ces éléments sont indispensables à la vie familiale. Sa chambre est meublée convenablement avec la cuisine, bien équipée. Les caractéristiques de cet appartement marquent alors la situation stable de Gervaise par rapport à son début. Gervaise est capable de se fournir non seulement des objets nécessaires mais aussi des bibelots pour embellir sa demeure:

(. . .) une haute gravure (. . .) au dessus de la commode, les photographies de la famille étaient rangés sur deux lignes, à droite et à gauche d'un ancien bénitier de porcelaine dorée...<sup>8</sup>

Son deuxième déménagement à la rue de la Goutte-d'Or témoigne de sa réussite sociale. Avant, elle a travaillé comme blanchisseuse chez Madame Fauconnier. Maintenant, son statut a changé: elle devient patronne et s'occupe à son tour des ouvrières. Cette nouvelle demeure a plus d'espace: "Il y avait la boutique, une arrière boutique, avec deux autres chambres, à droite et à gauche."<sup>9</sup> Elle se divise en deux parties: l'une pour la lessive, l'autre pour l'habitation. La description de cette boutique note sa prospérité.

Dans la vitrine, fermée au fond par de petits rideaux de mousseline, tapissée de papier bleu pour faire valoir

---

<sup>7</sup> Ibid., p.420.

<sup>8</sup> Ibid., p.421.

<sup>9</sup> Ibid., p.426.

la blancheur de linge (. . .). Et elle trouvait sa boutique jolie, couleur de ciel. (. . .) l'établi, une immense table tenant les deux tiers de la pièce (. . .) un poêle de fonte, où dix fers pouvait chauffer à la fois, rangés autour du foyer, sur des plaques obliques.<sup>10</sup>

Avec fierté, Gervaise contemple sa boutique qu'elle a joliment décorée avec de petits rideaux de mousseline. L'ordre et l'abondance matérielle témoigne de sa prospérité professionnelle. On peut noter qu'elle a de nombreux clients par "une immense table et dix fers bien rangés."

A partir du chapitre 7, Gervaise entre dans la deuxième période de sa vie. Le retour inattendu de Lantier fait décliner la vie de Gervaise. La boutique, signe de sa réussite, se dégrade sensiblement. L'extérieur de la boutique perd son aspect glorieux parce que Gervaise devient négligente:

Les boiseries et les carreaux de la vitrine, qu'on oubliait de laver, restaient du haut en bas éclaboussés par la crotte des voitures. Sur les planches, à la tringle de laiton, s'étaient étalées trois guenilles grises, laissées par des clients morts à l'hôpital.<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> Ibid., p.435.

<sup>11</sup> Ibid., p.507.

Quant à l'intérieur, le désordre et la saleté dominant. Les objets s'usent lamentablement à cause du manque d'entretien.

Et c'était plus minable encore à l'intérieur; l'humidité des linges séchant au plafond avait décollé le papier; la perse pompadour étalait des lambeaux qui pendaient pareils à des toiles d'araignée lourdes de poussière; la mécanique, cassée, trouée à coups de tisonnier, mettait dans son coin les débris de vieille fonte d'un marchand de bric-à-brac.<sup>12</sup>

Les mots comme décollé, lambeaux, cassé, débris, expriment l'état cassé et déchiré. Ces mots font penser à la désagrégation familiale chez Gervaise. A ce moment-là, Coupeau et Gervaise vivent dans l'ivrognerie et la dispute; Nana, entraînée par ses amis, se livre à la débauche. Le désordre de cette boutique révèle également le découragement et la confusion de Gervaise, qui désormais vit au jour le jour au milieu des saletés:

(. . .) l'établi semblait avoir servi de table à toute une garnison, taché de café et de vin, emplâtré de confiture, gras des lichades du lundi. Avec ça, une odeur d'amidon aigre, une puanteur faite de moisi, de grailon et de crasse.<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> Ibid., p.508.



Le délabrement de la boutique s'identifie non seulement à l'état d'esprit de Gervaise, mais aussi à sa physique. Elle finit par abandonner les soins du corps:

Elle n'avait pas vu la boutique se salir; elle s'y abandonnait et s'habituaît au papier déchiré, aux boiseries graisseuses, comme elle en arrivait à porter des jupes fendues et à ne plus se laver les oreilles.<sup>14</sup>

La situation économique de Gervaise se dégrade de telle sorte qu'elle vend tous les meubles et tous ses bibelots. Gervaise contemple sa boutique vidée.

Le soir, quand Gervaise se retrouva chez elle, elle resta abêtie sur une chaise. Il lui semblait que les pièces étaient désertes et immenses. (. . .) Oui, les murs étaient nus, son cœur aussi, c'était un déménagement complet...<sup>15</sup>

Il est remarquable que nous retrouvons deux adjectifs qualificatifs : "nu et immense", qui sont utilisés dans la description de sa chambre à l'hôtel Boncœur. On peut donc dire que Gervaise revient à son état zéro.

Gervaise monte au sixième étage, réservé aux locataires les plus pauvres. C'est pourquoi on le nomme

---

<sup>14</sup> Ibid.

<sup>15</sup> Ibid., p.522.

"le coin des pouilleux". La chambre minuscule de Gervaise contient un minimum de meubles nécessaires. On note que sa vie est plus dégradée qu'à son début à Paris:

Une chambre et un cabine, pas plus. (. . .) la chambre était-elle large comme la main. Il fallait y faire tout, dormir, manger et le reste. (. . .) Le lit, la table, quatre chaises, le logement était plein. (. . .) Un des battants se trouvait condamné, ça enlevait de la lumière et de la gaieté. Quand elle voulait regarder dans la cour, comme elle devenait très grosse, elle n'avait pas la place de ses coudes, elle se penchait de biais, le cou tordu, pour voir.<sup>1°</sup>

Zola veut préciser à la fois les caractéristiques insalubres de l'habitation ouvrière et la condition de vie misérable des occupants. A l'exemple de Gervaise, le romancier veut montrer que les ouvriers ont beaucoup de difficultés de vivre sur le plan matériel et moral. Ils se serrent dans cette petite chambre (large comme la main), mal aérée où les rayons de soleil ne pénètrent jamais.

Sans ressources, elle revient travailler comme ouvrière chez Mme Fauconnier, son ancienne patronne. Mais cette fois-ci, dénuée d'espoir, elle devient si négligente qu'elle est renvoyée en peu de temps. La demeure de Gervaise annonce sa misère:

---

<sup>1°</sup> Ibid.

Au milieu de cette existence enragée par la misère (. . .) Le long du corridor, il y avait un silence de crevaisson, et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides.<sup>17</sup>

Avec le vocabulaire et les expressions tels que "un silence de crevaisson, creux, des ventres vides", le romancier semble nous révéler que les habitants de cet endroit n'ont que de la misère et de la faim. Il serait intéressant de noter que le thème du trou est repris à travers l'évocation du long du corridor et des murs creux. Continuellement, Gervaise s'engouffre dans le malheur. Elle se résigne à travailler comme domestique dans sa propre boutique qui "appartient maintenant à son ennemie". Mais elle se fait renvoyer à cause de son inertie. Personne ne veut l'embaucher. Pour survivre, elle vend tous ses meubles; le lit, la table et les quatre chaises. Il lui reste seulement un tas de paille, servant de matelas. Sa détresse se traduit par le degré croissant des saletés qui l'entourent:

Oh! si elle avait su à qui vendre les ordures, la poussière et la crasse, elle aurait vite ouvert boutique, car la chambre était d'une jolie saleté! Elle n'apercevait que des toiles d'araignée, dans le coin...<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> Ibid., p.528.

<sup>18</sup> Ibid., p.562.

Affamée, Gervaise va jusqu'à fouiller les poubelles et quémante des restes du repas chez les gens. Devenue mendicante, elle perd sa dignité humaine. Elle essaie même de se prostituer, mais personne ne veut de son sale corps. On peut dire que cette chambre vide correspond à sa vie. Sans espoir, il ne lui reste plus rien que la faim.

(. . .) elle se leva, piétina, espérant rendormir sa faim. Pendant une demi-heure, elle se cogna aux quatre coins de la chambre vide.<sup>19</sup>

La dernière demeure de Gervaise est la niche du Père Bru. Elle habite "dans un trou sans air, sous un petit escalier qui montait à la toiture."<sup>20</sup> Ici, c'est un lieu où un clochard comme le Père Bru a habité. Misérablement, il y est mort de faim et de froid. Il semble que le destin tragique de Gervaise s'y est accompli; oubliée de tous, elle y est morte.

## 2. Les étapes localisées d'Etienne.

L'intérêt principal de Germinal ne réside pas dans la psychologie du personnage, mais dans les rapports du héros au milieu ouvrier. Etienne n'est qu'un inconnu qui entre dans l'espace minier de Montsou. Son importance sociale augmente à mesure qu'il se lie aux

---

<sup>19</sup> Ibid., p.563.

<sup>20</sup> Ibid., p.522.

mineurs. Etienne sera à la tête du mouvement des ouvriers qui veulent lutter pour la cause de la justice sociale. Il faut noter que chaque lieu où Etienne se place marque un changement de son statut social.

Etienne, chômeur de Lille, vient de Marchiennes pour chercher du travail à Montsou. La plaine de Montsou est le premier lieu où il met pied. La description de cette plaine est significative:

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre. (. . . ) Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir...<sup>21</sup>

L'obscurité de la plaine est mise en relief à l'aide des expressions telles que "la nuit sans étoiles, une obscurité, une épaisseur d'encre et le sol noir." Il serait permis de dire que le thème de l'obscurité sert à accentuer le dépaysement du héros qui entre dans un lieu inconnu. Ici, Etienne rencontre un vieux mineur appelé Bonnemort. Ce vieux joue le rôle d'initiateur : il donne à Etienne des informations nécessaires sur la mine de Montsou. L'arrivée d'Etienne dans cette plaine marque son début dans l'espace minier. Embauché à la mine comme chercheur, Etienne découvrira le fond de la mine et les conditions misérables de travail. Dans ce chantier obscur, mal aéré et dangereux, Etienne se solidarise avec les

---

<sup>21</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart (Paris: Editions du Seuil, 1970), 4: 416.

mineurs qui respectent sa compétence et le considèrent aussi comme leur chef. Si les mineurs se résignent à leur misérable existence, Etienne, étranger à l'espace minier, n'accepte pas cette condition injuste. Une prise de conscience sociale germe en lui: "Depuis qu'il se trouvait au fond de cet enfer, une révolte lente le soulevait".<sup>22</sup> Il veut lutter contre l'injustice sociale afin d'améliorer la condition des ouvriers.

Il faut noter que la première habitation d'Etienne possède une signification. Au début, il est pensionnaire au bistrot de l'Avantage qui appartient à Rasseneur. C'est donc un lieu privilégié de rencontre, qui permet à Etienne de faire son apprentissage de militant. Dans ce bistrot fréquenté par beaucoup de mineurs, Etienne rencontre des confrères qui possèdent différentes tendances politiques. Par exemple, Rasseneur, ancien haveur, a été congédié à la suite d'une grève. Cet homme croit à la nécessité de laisser à l'évolution sociale le temps de s'accomplir. Souverine, machineur de Voreux, était un ancien nihiliste russe. Anarchiste, il croit à la violence pour l'extermination de la Société: Pluchart, son ancien contre-maître à Lille, est secrétaire de la Fédération du Nord de l'Association Internationale du travail. Grâce au conseil de Pluchart, Etienne commence à préparer un mouvement ouvrier: il organise d'abord la caisse de prévoyance dans le cas de besoins immédiats si une grève éclate.

---

<sup>22</sup>Ibid., p.442.

Le statut de chef d'Etienne se renforce lorsqu'il est accepté comme pensionnaire chez le Maheu, chef des mineurs. Non seulement cette installation rapproche deux personnages importants, Etienne et le Maheu, mais aussi elle marque l'intégration d'Etienne dans la famille ouvrière car la maison des Maheu est représentative du milieu ouvrier. Lorsque la Compagnie décide de diminuer les frais de production, l'influence d'Etienne sur les mineurs s'avère décisive. Premièrement, il réussit à persuader les mineurs à faire la grève. Deuxièmement, il nomme les délégués des mineurs pour la négociation avec la Compagnie chez le directeur Hennebeau. Troisièmement, il ordonne aux mineurs de rester calmes chez eux pendant la grève. Enfin, il organise la réunion au Bon Joyeux. Il invite Pluchart et les représentants de toutes les fosses à se consulter au sujet de la grève. Par conséquent, tous les mineurs acceptent d'adhérer à l'Association internationale des travailleurs.

La forêt Plan-des-Dames où tient lieu la réunion de trois mille mineurs est importante sur le plan narratif. Premièrement, c'est à cet endroit qu'Etienne se révèle être le chef unique des mineurs. Deuxièmement, cette réunion va déclencher la révolte ouvrière. Ici, Etienne affronte Rasseneur, ancien chef de la grève. La description progressive de la forêt sert à souligner le triomphe d'Etienne. Au début, la forêt nous paraît hostile car elle est dominée par l'obscurité complète et par un froid très vif.

Le froid s'aiguissait avec le crépuscule, les mousses gelées craquaient sous les pas. Il faisait nuit noire à terre...<sup>23</sup>

Ensuite, les rayons de la lune éclairent graduellement l'horizon. Le ciel s'éclaire à mesure qu'Etienne impose son autorité; les mineurs l'écoutent attentivement :

La lune, trop basse encore à l'horizon, n'éclairait toujours que les branches hautes; et la foule restait noyée de ténèbres, peu à peu calmée, silencieuse.<sup>24</sup>

Enfin, l'apparition de la pleine lune correspond à l'ascension au pouvoir d'Etienne. Il parvient à remplacer Rasseneur à la tête du mouvement ouvrier. Encouragés par le discours d'Etienne, les mineurs s'enthousiasment pour la revendication contre les bourgeois :

La lune, maintenant, blanchissait toute la clairière. (. . .) Et c'était sous l'air glacial(. . .) Ils ne sentaient plus le froid, ces ardentes paroles les avaient chauffés aux entrailles.<sup>25</sup>

La lutte des mineurs paraît mal organisée. Etienne se voit incapable de contrôler cette foule enragée.

---

<sup>23</sup> Ibid., p.540.

<sup>24</sup> Ibid., p.541.

<sup>25</sup> Ibid., p.542.



Celle-ci détruit des machines dans la fosse de Jean-Bart, et encercle l'hôtel du directeur, considéré comme siège des ennemis. A la fin, les grévistes se dispersent rapidement à l'arrivée des gendarmes. Etienne est accusé d'être responsable de l'émeute. Afin d'éviter son arrestation, il doit se cacher dans le fond de Réquillart, le terrier à Jeanlin. Ce lieu implique un nouveau statut d'Etienne : un hors-la-loi. La description de ce lieu éloigné marque la dégradation sociale d'Etienne. Il retombe dans l'isolement et redescend dans le sous-sol.

En haut, les prunelliers et les aubépines, poussés parmi les charpentes abattues du beffroi, bouchaient le trou; on ne s'y risquait plus, il fallait connaître la manoeuvre, se pendre aux racines du sorbier, se laisser tomber sans peur, pour atteindre les échelons solides encore; et d'autres obstacles le protégeaient, la chaleur suffocante du goyot, cent vingt mètres d'une descente dangereuse, puis le pénible glissement à plat ventre, d'un quart de lieue, entre les parois resserrées de la galerie, avant de découvrir la caverne scélérate...<sup>2e</sup>

Comme un bon nombre de mineurs sont tués pendant leur affrontement avec les soldats, la situation se dégrade. Les mineurs, désespérés, accusent Etienne de les conduire au désastre. Ils le traitent d'ennemi en lui jetant des pierres. La lutte des classes finit par la défaite des

---

<sup>2e</sup> Ibid., p.580.

mineurs. Etienne, de même que Catherine et d'autres mineurs, se voient obligés de retourner au Voreux gagner leur vie. Le sabotage par Souvarine fait s'écrouler la mine et par conséquent provoque le départ définitif d'Etienne.

Comme au début du roman, le lecteur retrouve Etienne dans la plaine. Etienne entre dans l'espace minier en passant par cette plaine. Maintenant il en sort par le même lieu. La description de la plaine nous paraît significative en ce sens que Zola suggère une prise de conscience chez les mineurs. Leur révolte contre le patronat a échoué. Zola nous laisse entendre que cette lutte est provisoirement terminée. C'est pourquoi il décrit les signes printaniers et la germination des plantes.

Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.<sup>27</sup>

Bien que vaincu, Etienne garde l'espoir que la lutte ouvrière recommencera. Et cette fois-ci, elle sera mieux organisée grâce à l'éducation des ouvriers et elle réussira un jour.

---

<sup>27</sup> Ibid., p.645.

### 3. Les demeures du Père Fouan.

Père Fouan vit heureux et paisible jusqu'à ce qu'il partage ses biens entre ses enfants selon la tradition paysanne. Ce partage lui amène des conflits familiaux. Une rente et une maison suffisent à assurer sa vieillesse. Mais le drame arrive parce qu'il se décide à vendre la maison et à se loger chez chacun des enfants. Chaque fois qu'il fait un déménagement, son existence se dégrade progressivement.

Dénué de terre, Père Fouan peut pourtant garder son statut patriarcal car sa maison constitue le centre de la famille. La scène de la veillée où se réunissent tous les membres de la famille met en évidence son statut de maître respecté par tout le monde. On écoute attentivement quand Père Fouan prend la parole.

Après la mort de sa femme, Père Fouan vend la maison selon les conseils de Delhomme, son gendre. Celui-ci l'invite à s'installer chez lui. La vente de cette maison marque la perte de son autorité. Il devient un pensionnaire sous le toit de sa fille; il doit obéir à ses ordres. Le vieux paysan est contraint d'adopter le mode de vie bourgeois. Le romancier suggère la richesse des Delhomme à travers la description de leur maison.

La maison des Delhomme se trouvait à l'autre bout de Rognes, après le pont, une petite ferme qui s'était encore augmentée récemment de granges et de hangars, trois corps de bâtiments irréguliers, enfermant une

cour assez vaste, balayée chaque matin, et où les tas de fumier semblaient faits au cordeau.<sup>2<sup>a</sup></sup>

Les Delhomme possèdent beaucoup de terrains pour la culture: 25 hectares, six arpents de vigne, avec un serviteur et trois vaches. Fille d'un paysan, Fanny veut pourtant se conduire comme une vraie bourgeoise lorsque son mari, Delhomme, est nommé conseiller municipal. De plus, elle impose à son père des usages bourgeois. C'est pourquoi Père Fouan entre en conflit avec sa fille, Fanny. Par exemple, celle-ci lui reproche de servir sur la table des verres sans soucoupe et par conséquent de tacher la nappe. Le vieux paysan est blessé d'autant plus que Fanny le gronde devant son invité, Jean. Elle lui fait comprendre qu'il n'a pas le droit d'accueillir ses amis chez elle. Il est remarquable que le conflit entre Père Fouan et sa fille est de l'ordre social et psychologique. Il s'obstine à conserver son autorité paternelle et son mode de vie paysanne tandis que sa fille se montre supérieure en lui imposant les règles bourgeoises. Révolté, il quitte cette maison où il est généreusement nourri.

Père Fouan choisit d'habiter chez son fils, Buteau. Celui-ci épouse Lise et vient vivre dans sa maison ancestrale. Nous avons parlé de cette habitation paysanne dans le Chapitre II. Ici, Père Fouan n'a aucun dépaysement culturel. Cependant sa dégradation s'accroît

---

<sup>2<sup>a</sup></sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart (Paris: Editions du Seuil, 1970), 5: 344.

sur le plan matériel et psychologique. Le rapport entre père et fils est désormais fondé sur des intérêts. Au début, Buteau s'occupe convenablement de son père, mais il refuse de lui payer la rente. Ensuite, il cherche à voler le magot de son père. Quelque temps après, Buteau confisque tous les revenus de son père: la rente trimestrielle de 37F.50 dûe à la vente de la maison, et le salaire de 16F. venu de Delhomme. Le vieux paysan perd non seulement ses revenus, mais aussi son autorité à l'égard de son fils. Par exemple, Buteau, désireux d'usurper l'héritage de Françoise, cherche à la violer. Père Fouan, qui est témoin de cet acte violent, fait la morale à son fils, mais celui-ci ne l'écoute pas et lui lance des insultes. A partir de ce jour-là, Père Fouan n'élève plus la voix contre Buteau, et il est très mal nourri: on lui sert peu de pain, lui supprime les sucreries. Buteau va jusqu'à attaquer son pauvre père.

Il secouait son père, en appuyant sur les mots; puis, d'une manière secousse, il l'envoya, grelottant, trébuchant, tomber à reculons sur une chaise, près de la fenêtre.<sup>29</sup>

La chute du vieux paysan est significative. Cela montre qu'il a perdu sa force physique et morale. Désormais son fils se montre plus fort que lui.

---

<sup>29</sup> Ibid., p.353.

Après cette expérience humiliante chez les Buteau, Père Fouan va chercher un autre abri. Il s'installe chez Jésus-Christ. En fait, cette maison, ou plutôt cette cave, ressemble à un terrier de renard :

(. . .) la maison, une ancienne cave, trois murs retrouvés en terre, un vrai terrier à renard (. . .) il avait dû construire en pierres sèches, pour fermer la cave, une quatrième muraille, où il avait laissé deux ouvertures, une fenêtre et la porte. Des ronces retombaient, un grand églantier masquait la fenêtre.<sup>30</sup>

Cette maison nous fait penser également à la grotte des hommes. Il existe une identité entre l'habitation et ses propriétaires: Jésus-Christ et la Trouille, sa fille, ont des conduites sauvages. Au lieu de faire un travail régulier, ils vivent au jour le jour de braconnage et de maraude. De même que sa soeur aînée et son frère, Jésus-Christ veut profiter de son père. Père Fouan leur paie la nourriture et l'alcool. Ils font un repas copieux au premier jour de mois quand son père reçoit 16F. de Delhomme, et tous les trois mois quand il reçoit la rente de 37F.50 grâce à la vente de la maison.

Un jour Jésus-Christ trouve par hasard les papiers cachés de son père et constate donc que celui-ci cache une somme d'argent et possède encore une parcelle de terre qu'il a acheté secrètement au Père Saucisse: Père

---

<sup>30</sup> Ibid., p.239.

Fouan la possédera à condition de payer 15 sous par jour jusqu'à la mort du Père Saucisse. Cette découverte modifie l'attitude des enfants du Père Fouan. Chacun d'entre eux veut le ramener sous sa protection. Quant à Jésus-Christ, il cherche à tout prix à s'emparer du magot de son père. Sa fille et lui fouillent partout au point que Père Fouan ne peut plus fermer les yeux la nuit. Ils vont jusqu'à déshabiller le vieux paysan pour chercher ses papiers :

Elle [La Trouille] surtout y mettait une brutalité colère, n'y allant plus doucement, tirant sur la veste, sur la culotte, et aïe donc ! regardant jusqu'à la peau, dans tous les trous, afin d'être sûre qu'il n'y avait pas fourré son magot. Des deux poings, elle le retournait, lui écartait les membres, le fouillait comme une vieille poche vide.<sup>31</sup>

La brutalité de son fils et de sa petite-fille horrifie Père Fouan. Il décide donc de les quitter et retourne chez Buteau. Il est remarquable que Père Fouan se dégrade progressivement. Il a perdu chez les autres enfants le statut de patriarche. Chez Jésus-Christ, il risque de perdre la vie.

Le retour chez les Buteau aggrave sa situation. Le mauvais fils confisque tous les revenus et vole les titres de son père. Dépouillé de ses biens, le vieux paysan est si maltraité par les Buteau qu'il quitte

---

<sup>31</sup> Ibid., p.387.

leur maison et erre misérablement dans le village. Personne ne veut le recevoir. On peut dire qu'il perd sa place dans la société.

Il ne pensait plus, ne savait plus, ce coin de village dont il connaissait chaque pierre, était comme un lieu lointain, inconnu, terrible, où il se sentait étranger et perdu, incapable de se conduire. Il obliqua à gauche, craignit des trous, revint à droite, s'arrêta frissonnant, menacé de toutes parts. Et ayant rencontré une palissade, il la suivit jusqu'à une petite porte, qui céda. Le sol se déroba, il roulait dans un trou. Là, on était bien, la pluie ne pénétrait pas, il faisait chaud, mais un grognement l'avait averti, il était avec un cochon, qui, dérangé, croyant à la nourriture, lui poussait déjà son groin dans les côtes. Une lutte s'engagea, il était si faible, que la peur d'être dévoré le fit sortir.<sup>32</sup>

Le romancier souligne la dégradation du Père Fouan en mettant en scène la lutte entre un cochon et ce vieux paysan. Celui-ci doit lutter pour se sauver la vie puisque l'animal le prend comme nourriture. Vaincu, celui-ci doit se retirer de cet endroit qu'il a voulu s'abriter. Il semble que la défaite du Père Fouan est le signe de son destin tragique: désormais, il sera de plus en plus maltraité et même attaqué par ses propres enfants.

---

<sup>32</sup> Ibid., p.397.



La dégradation progressive du Père Fouan coïncide avec ses itinéraires: chacun de ses abris marque une étape négative. Au début du roman, il se présente comme un Maître, craint et respecté par tout le monde. Il devient un pauvre vagabond à la fin. Zola met en lumière le problème du vieillard sans ressources à travers les expériences infortunées de ce vieux paysan. Tourmenté, par le froid et la faim, celui-ci se résigne à retourner chez les Buteau.

Fonction d'agent.<sup>33</sup>

Dans les trois romans de Zola, l'espace est l'élément vital qui détermine l'action principale du roman. Chacun des personnages s'efforce de faire la quête et la conquête de l'espace. On note que le personnage qui vient de l'ailleurs essaie d'entrer dans l'espace afin de se faire une place alors que le personnage autochtone tente de s'emparer des territoires des autres pour améliorer sa vie au même niveau, ou à un niveau supérieur à d'autres. Philippe Hamon appelle ces comportements "territorialité".<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup>Le mot "agent" que nous avons utilisé ici est emprunté à l'étude d'Henri Mitterand. Dans son article intitulé "L'Espace de la folie: la Conquête de Plassans", il explique que l'espace zolien n'apparaît comme autre chose qu'un décor géographique et social; il est l'objet et l'agent de l'action des personnages.

<sup>34</sup>Philippe Hamon, Le Personnel du roman, (Paris : Droz, 1983), p.229.

Il explique que chez Zola toute action d'un personnage pour la possession et la non-possession du territoire ne peut pas se détacher de l'action principale du roman. Ces conceptions peuvent s'appliquer à chacun des trois romans étudiés. Dans L'Assommoir, Gervaise, intimidée par la société urbaine, cherche à trouver un refuge. Dans Germinal les mineurs se redressent contre leurs patrons dans l'espoir de fonder une société nouvelle. Dans La Terre, la terre constitue un objet de désir qui provoque un conflit violent entre les personnages.

1. La quête de l'espace intime par Gervaise.

Gervaise, originaire de Plassans, suit Lantier, son mari, pour s'installer à Paris. De la fenêtre de la chambre à l'hôtel Boncœur, Gervaise contemple Paris pendant qu'elle attend le retour de son amant:

Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi, derrière lequel, la nuit, elle entendait parfois des cris d'assassinés; et elle fouillait les angles écartés, les coins sombres, noirs d'humidité et d'ordure, avec la peur d'y découvrir le corps de Lantier, le ventre troué de coups de couteau.<sup>35</sup>

Il s'agit là de sa première confrontation avec Paris. Se trouvant seule dans un milieu qui lui paraît hostile, Gervaise éprouve un sentiment d'insécurité et

---

<sup>35</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2:375.

d'angoisse. Elle s'imagine son mari assassiné. Pour la description de Paris, le romancier souligne son côté néfaste à l'aide des mots tels que "la nuit, sombres, noirs d'humidité" pour exprimer l'obscurité menaçante; "des cris d'assassinés" pour la terreur.

Gervaise cherche à s'isoler du monde extérieur de crainte des dangers; c'est ainsi qu'elle se replie sur elle-même. Elle désire un espace privé, un refuge où elle ne sera entourée que des siens. Son idéal est d'"avoir un trou propre pour dormir". Le "trou" pour Gervaise signifie un abri dans lequel elle éprouve personnellement le sentiment d'intimité, de tranquillité et de sécurité. Désormais, l'action de Gervaise sera dirigée par cet idéal.

Gervaise travaille comme repasseuse chez Mme Fauconnier avec enthousiasme. Elle se marie avec Coupeau. L'hôtel Boncœur, leur première habitation commune, n'est qu'un refuge provisoire. Alors, ils ne s'attachent pas à cet endroit à cause de son caractère public. Tous les deux décident de chercher une nouvelle demeure :

Puis, ils s'abominaient, à l'hôtel Boncœur; ils trouvaient ça dégoûtant, plein de sales fréquentations; et ils rêvaient d'être chez eux avec des meubles à eux, qu'ils soigneraient.<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup> Ibid., p.420.

Le mécontentement des époux pour leur chambre s'exprime à l'aide des termes tels que "s'abominaient, dégoûtant, sales fréquentations". Avec les expressions comme "être chez eux, avec des meubles à eux, soigneraient", le romancier souligne leur désir profond d'un chez-soi où ils peuvent vivre dans l'intimité.

Gervaise choisit la nouvelle demeure, rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or pour son atmosphère de campagne. Elle y retrouve le mode de vie provinciale dont elle garde la nostalgie:

La jeune femme, charmée, croyait retourner en province; pas de voisines, pas de cancans à craindre, un coin de tranquillité qui lui rappelait une ruelle de Plassans.<sup>37</sup>

L'isolement du lieu est souligné par les expressions telles que "pas de voisines et pas de cancans à craindre." Gervaise peut donc vivre à l'abri des menaces de monde extérieur. Gervaise se plaît ici. Il est remarquable que la description de cet endroit, faite à travers les yeux de Gervaise, possède des traits positifs.

La rue Neuve-de-la-Goutte-d'Or elle-même entrait pour une bonne part dans leur contentement (. . .) La joie de Gervaise était, à gauche de sa fenêtre, un arbre planté dans une cour, un acacia allongeant une seule de ses branches, et dont la maigre verdure suffisait

---

<sup>37</sup> Ibid.

au charme de toute la rue.<sup>3a</sup>

On note d'abord que le goût vif de Gervaise pour cette nouvelle demeure est exprimé par une vue extérieure; elle est plus agréable que celle de l'hôtel Boncœur. L'évocation d'un acacia et de la verdure dans la cour révèle que Gervaise commence à avoir de bons rapports avec le monde extérieur. Elle ne craint plus son voisinage. Elle devient amie avec les Goujet, voisins de palier. Ils se promènent ensemble presque tous les dimanches. Gervaise éprouve surtout une grande affection à l'égard de Goujet. Elle ne se contente pas d'un chez-soi qui paraît modeste. De même que tous les provinciaux montant à Paris, elle veut se faire une place dans la société urbaine. Elle s'efforce de faire des économies dans le but d'établir une blanchisserie. L'accident de Coupeau interrompt son dessein; elle doit dépenser toutes ses économies pour soigner son mari. Mais Goujet lui donne une aide importante en lui prêtant une somme nécessaire pour établir une boutique. On peut dire que Gervaise réussit à faire une promotion sociale en ce sens qu'elle dirige maintenant une entreprise. Elle se sent assurée dans la boutique où elle est patronne:

Au milieu de ces cancans, Gervaise, tranquille, souriante, sur le seuil de sa boutique, saluait les amis d'un petit signe de tête affectueux. Elle se plaisait à venir là, une minute, entre deux coups de

---

<sup>3a</sup>Ibid., p.421.

fer, pour rire à la rue, avec le gonflement de vanité d'une commerçante, qui a un bout de trottoir à elle. La rue de la Goutte-d'Or lui appartenait, et les rues voisines, et le quartier tout entier.<sup>39</sup>

Nous pouvons constater que Gervaise change d'attitude. Maintenant, elle ose affronter le monde extérieur. Elle aime se planter sur le seuil de sa boutique et saluer des amis. Sa confiance en elle-même se montre dans l'emploi des mots comme "tranquille, vanité, souriant, affectueux". Nous pouvons noter aussi son sentiment d'orgueil de pouvoir posséder "un bout de trottoir". Gervaise triomphe du monde extérieur. C'est une victoire d'une provinciale dans la société parisienne. Sa boutique peut être considérée comme le centre d'un univers conquis. Désormais, elle ne se renferme plus chez elle, mais trouve le plaisir de se promener longuement dans le quartier. Les voisins lui présentent des hommages comme les vassaux à leur suzerain:

Aussi, quand elle sortait dans le quartier, en savates et en cheveux, recevait-elle des bonjours de tous les côtés; elle restait là chez elle, les rues voisines étaient comme les dépendances naturelles de son logement, ouvert de plain-pied sur le trottoir. Il lui arrivait maintenant de faire traîner une commission, heureuse d'être dehors, au milieu des connaissances.<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> Ibid., p.438.

<sup>40</sup> Ibid., p.449.

Mais la tranquillité de Gervaise s'avère provisoire. Ses ennuis germent à partir de la visite importune de Virginie, son ancienne ennemie. Cette dernière lui donne des nouvelles de Lantier, l'ancien amant de Gervaise. Le nom de cet homme lui rappelle les mauvais souvenirs de ses débuts parisiens et fait naître en elle une angoisse profonde. Sa tranquillité troublée, Gervaise sort de sa boutique pour un nouveau refuge auprès de Goujet qui travaille dans une forge :

Alors, dès que ces peurs la prenaient, la forge était son seul asile; elle y redevenait tranquille et souriante, sous la protection de Goujet, dont le marteau sonore mettait en fuite ses mauvais rêves.<sup>41</sup>

Il est remarquable que nous retrouvons les deux adjectifs qualificatifs "souriant et tranquille", utilisés dans la description de la blanchisserie. Cela montre que Gervaise se sent protégée à côté de Goujet.

La fête organisée par Gervaise est un événement significatif qui marque un tournant important dans sa vie. L'aspect fastueux du banquet met en évidence la réussite sociale de la propriétaire. Cependant, cette fête coïncide avec le retour de Lantier et marque le commencement de sa dégradation. Quelque temps après, Coupeau accepte de loger comme pensionnaire, l'ex-mari de sa femme. Vivant entre les deux hommes, un ivrogne et un débauché, Gervaise ne

---

<sup>41</sup>Ibid., p.463.

peut plus maîtriser la situation. Sa vie affective est troublée et ses finances se dégradent. Découragée, Gervaise se laisse aller à la gourmandise et à la paresse. Par conséquent, les clients s'en vont les uns après les autres. Gervaise s'endette tellement que tout le quartier la méprise. Ainsi, Gervaise retrouve les menaces de la société parisienne qui l'avait horrifiée au début du roman :

Rien que dans la rue de la Goutte-d'Or, elle n'osait plus passer devant le charbonnier, ni devant l'épicier, ni devant la fruitière; ce qui lui faisait faire le tour par la rue des Poissonniers, quand elle allait au lavoir, une trotte de dix bonnes minutes.<sup>42</sup>

Gervaise a perdu le territoire qu'elle avait occupé fièrement. Avec la présence de Lantier, la boutique ne lui paraît plus tranquille. La forge devient aussi un lieu interdit pour elle à cause des rumeurs concernant sa relation à Lantier et ses dettes. Incapable de payer le loyer, elle est chassée de sa boutique. Elle s'installe dans la chambre au sixième étage que nous avons déjà examiné dans ce chapitre. Ce lieu caractérisé par le froid et la faim est loin d'être un refuge. Pour échapper à la réalité cruelle, cette fois-ci elle cherche un refuge dans l'alcool à l'exemple de son mari ivrogne. Méprisée par tous, elle s'engouffre implacablement dans la misère.

---

<sup>42</sup>Ibid., p.508.



Nous pouvons dire que Gervaise subit le déclin le plus bas lorsqu'elle est chassée de la chambre au sixième, et s'installe dans la niche du Père Bru, un petit coin sous l'escalier. Gervaise retrace la destinée tragique de ce dernier. Oubliée de tous, elle meurt de froid et de faim dans cet abri isolé. Deux jours après sa mort, le Père Bazouge l'enferme dans le cercueil; il l'emporte à la fosse du cimetière. Il est remarquable qu'à la fin, le désir du "trou" de cette provinciale se réalise avec une ironie cruelle: c'est dans cette fosse funèbre que Gervaise repose pour toujours à l'abri des menaces du monde extérieur.

## 2. Le désir de la société nouvelle.

Dans Germinal, Zola fait ressortir l'inégalité sociale entre les deux classes : la bourgeoisie et le prolétariat, à travers l'évocation de leurs territoires opposés. Les mineurs occupent l'espace souterrain tandis que les bourgeois dominent la surface. Le romancier met en contraste la condition des mineurs et celle de leurs patrons que nous avons déjà notée dans le Chapitre II. Nous avons montré que les mineurs mènent une existence d'esclave. Avant l'arrivée d'Etienne, ils se résignent à leur destinée misérable. Les conflits entre les ouvriers éclatent quand Etienne éveille la conscience de ces derniers en leur révélant l'égoïsme de leurs patrons. Etienne leur dessine la société nouvelle où tout le monde jouira de l'égalité sociale, et où les ouvriers auront une vie meilleure. Ce rêve utopique pousse les mineurs à se révolter contre les bourgeois. Il convient de noter que les femmes des mineurs souhaitent ce changement avec un

enthousiasme frappant car non seulement elles sont exploitées par leur patron, mais aussi elles sont mal traitées par leur mari. C'est pourquoi elles désirent l'égalité entre homme et femme.

c'était l'impatience devant l'âge d'or promis, la hâte d'avoir sa part du bonheur, au-delà de cet horizon de misère, fermé comme une tombe. (. . .) Les femmes surtout auraient voulu entrer d'assaut, tout de suite, dans cette cité idéale du progrès, où il n'y aurait plus de misérables.<sup>43</sup>

La grève est conçue comme un moyen de conquérir la société nouvelle. Et c'est la première fois que les mineurs montent à la surface pour réclamer leurs droits. Les mineurs, dirigés par Etienne, envoient d'abord des délégués pour négocier avec Monsieur Hennebeau, directeur général de la Compagnie. On peut noter que cette délégation se révèle comme la première confrontation entre les bourgeois et les mineurs. La négociation ayant échoué, les mineurs se rassemblent au Bon Joyeux afin de décider ce qu'ils doivent faire. La réunion des mineurs à la forêt Plan-des-Dames possède une importance capitale: elle marque l'ouverture de leur combat.

Près de trois mille charbonniers étaient au rendez-vous, une foule grouillante, des hommes, des femmes, des enfants, emplissant peu à peu la clairière,

---

<sup>43</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:498.

débordant au loin sous les arbres; et des retardataires arrivaient toujours, le flot des têtes, noyé d'ombre, s'élargissait jusqu'aux taillis voisins. Un grondement en sortait, pareil à un vent d'orage, dans cette forêt immobile et glacée.<sup>44</sup>

Le romancier souligne l'ampleur de la force ouvrière à l'aide des adjectifs tels que "grouillant, emplissant, débordant"; et d'une image littéraire "le flot des têtes". Zola nous "fait voir" le mouvement des ouvriers, en même temps, il nous "fait entendre" leur bruits grâce à l'emploi des mots comme "grondement et orage". Les grévistes attaquent premièrement la fosse de Jean-Bart. Ils détruisent des matériels tels que le câble, la pompe, la chaudière: ces instruments peuvent être considérés comme symboles de l'exploitation des mineurs par les bourgeois. Zola met en relief la violence du mouvement ouvrier:

Les yeux brûlaient, on voyait seulement les trous des bouches noires, chantant la Marseillaise (. . .) Au-dessus des têtes, parmi le hérissément des bares de fer, une hache passa, portée toute droite; et cette hache unique, qui était comme l'étendard de la bande, avait, dans le ciel clair, le profil aigu d'un couperet de guillotine.<sup>45</sup>

---

<sup>44</sup> Ibid., p.540.

<sup>45</sup> Ibid., p.569.

Pour nous faire sentir indirectement la vive colère des manifestants, Zola décrit leur visage: les yeux brûlaient, les bouches noires. On remarque que certains détails de cet événement rappellent au lecteur la Révolution de 1789, comme "la Marseillaise, une hache, des barres de fer et guillotine". Afin de renforcer l'idée de la furie, le romancier place l'action dans un paysage violent:

A ce moment, le soleil se couchait, les derniers rayons, d'un pourpre sombre, ensanglantaient la plaine. Alors, la route sembla charrier du sang, les femmes, les hommes continuaient à galoper, saignants comme des bouchers en pleine tuerie.<sup>4e</sup>

L'idée de la tuerie domine ce texte. L'évocation des derniers rayons du soleil nous fait penser à l'Apocalypse. Les ouvriers courent follement comme les bêtes enragées. La couleur "pourpre" du soleil s'harmonise avec la couleur du sang qui couvre la terre ainsi que les hommes. Dans ce texte, on peut relever les mots exprimant l'idée de la tuerie comme "ensanglantaient", sang, saignants, bouchers".

Au début de leur combat, les mineurs, triomphants, réussissent à s'emparer de la surface, territoire bourgeois. Cependant, cette victoire s'avère provisoire parce que les grévistes se dispersent sitôt que les gendarmes arrivent. Après leur défaite, les mineurs

---

<sup>4e</sup> Ibid.

retournent travailler à la mine, et retombent dans leur misère. A la dernière page de Germinal, le romancier exprime son espérance à travers la pensée d'Etienne. Pour Etienne, comme pour Zola, la défaite ouvrière n'est pas définitive; ils pensent que les mineurs de la nouvelle génération pourront réclamer une justice sociale avec succès grâce à leur meilleure éducation.

### 3. La conquête de la terre.

Dans La Terre, la terre est le mobile de tous les actes des personnages. Le conflit dans le roman arrive quand Père Fouan partage sa terre entre les enfants par le tirage de lots. Au début, Buteau, insatisfait, refuse sa part résultant d'un mauvais lot car il croit que lui seul mérite la possession véritable. C'est lui qui aime passionnément la terre tandis que Fanny, sa sœur veut mener une vie bourgeoise, et que Jésus-Christ, son frère, se conduit comme un braconnier. La convoitise de la terre chez Buteau se révèle être un élément important qui détermine sa conduite. Au début du roman, Buteau a refusé d'épouser Lise, son amoureuse, et ne voulait pas accepter la part des terres que ses parents lui avaient donnée. Mais il change d'avis à cause des travaux de la route de Châteaudun à Rognes car cette route rognera sa terre et celle de Lise. Si les deux terres s'unissent, elles constituent la plus grande parcelle de Rognes. Mais, Lise n'est pas la seule propriétaire de ce terrain: elle partage le droit de possession avec sa sœur Françoise. Pour conquérir la terre, deux groupes de personnages se déchirent féroceement. Le premier groupe est composé des

Buteau, le second, Françoise et Jean.

Le conflit de la terre modifie sensiblement les rapports entre les deux sœurs. Avant son mariage, Lise s'entend profondément avec sa sœur et elles travaillent ensemble avec bonheur. Se méfiant de son beau frère, Françoise réclame la part de ses biens. Les Buteau font la sourde oreille et vont la pousser à quitter la maison. Ils la traitent de servante et vont jusqu'à la battre.

Françoise devient le souffre-douleur, la bête sur qui l'on tapait. Elle était rabaissée au rôle de servante, écrasée de gros travaux, continuellement grondée, bousculée, meurtrie.<sup>47</sup>

Mais Françoise résiste à leurs méchancetés afin de garder le droit sur ses biens. Elle se décide à se marier avec Jean pour avoir plus vite le droit de partage. Ce projet fait enrager Buteau. Afin d'empêcher le mariage de Françoise, il s'efforce de la violer à l'image d'un mâle:

(. . .) il sautait sur elle, maintenant, dans tous les coins de la maison, certain que s'il l'avait une fois, elle serait ensuite à lui tant qu'il voudrait. N'était-ce pas la meilleure façon de reculer le mariage, de garder la fille et de garder la terre ?<sup>48</sup>

---

<sup>47</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5:349.

<sup>48</sup> Ibid., p. 347.

Le conflit des deux sœurs s'avère irrémédiable. Il leur faut les jugements juridiques sur le partage de la maison, du mobilier et des bêtes. Bien que Françoise gagne à la vente aux enchères, les Buteau continuent à occuper la maison jusqu'à ce que l'huissier et le gendarme les mettent à la porte. Ils louent une chambre chez la Frimat, à côté de cette maison patrimoniale, en vue de la reconquérir un jour.

Françoise se sent constamment menacée par les Buteau; elle craint qu'ils l'attaquent parce que leurs champs sont contigus aux siens. Elle a peur chaque fois qu'elle rencontre Buteau. La grossesse de Françoise rend anxieux les Buteau qui ne veulent pas que Françoise ait un héritier. Leur conflit sur la terre aboutit au meurtre. Buteau, avec l'aide de sa femme, réussit à violer Françoise. Jalouse, Lise la bat et la fait tomber sur une faux. Françoise est grièvement blessée. Père Fouan est le seul témoin de cet événement, mais il garde le silence. Quant à Françoise, elle ne dit rien non plus à Jean, son mari. Avant de mourir, elle ne signe pas le contrat pour lui transmettre tous ses biens. Les attitudes de Françoise et du Père Fouan témoignent de l'amour de la terre chez les paysans. Ceux-ci souhaitent que leurs terres sont conservées au sein de la famille. C'est pourquoi le lien de sang est plus fort que l'idée de la justice.

Peut-être obéissait-elle à un profond sentiment de la famille, plus fort que la haine et le besoin de vengeance. A quoi bon, puisqu'elle allait mourir ?(. . .)  
La terre, la maison n'étaient pas à cet homme, qui

venait de traverser son existence par hasard, comme un passant. Elle ne lui devait rien, l'enfant partait avec elle. A quel titre le bien serait-il sorti de la famille?<sup>49</sup>

Le conflit de la terre va jusqu'à provoquer le patricide. Quand les Buteau découvrent que Père Fouan connaît leur crime, ils se décident à le tuer pour défendre leur droit.

Ce fut un enragement, l'un et l'autre foulaient, des poings, des épaules, des cuisses. Le père avait eu une secousse violente, ses jambes s'étaient détendues avec des bruits de ressorts cassés.<sup>50</sup>

Pour cacher leur crime, Buteau et Lise brûlent Père Fouan qui respire encore. Pendant ce moment-là, leurs deux enfants, Laure et Jules regardent leurs parents tuer cruellement leur grand-père. Il semble que le romancier veut souligner le cycle vicieux des paysans concernant la conquête de la terre. Un jour, Buteau et Lise seront, à leur tour, abattus par leurs propres enfants.

#### Fonction symbolique

Une des fonctions principales de l'espace est de renforcer le sens de l'œuvre au niveau symbolique. On peut

---

<sup>49</sup> Ibid., p. 411.

<sup>50</sup> Ibid., p. 428.



distinguer quatre figures de l'espace décrit: espace ouvert, espace clos, espace imaginaire et espace métaphorique.

### 1. L'espace ouvert.

Chacun de ces trois romans s'ouvre sur un espace ouvert. Cette réalité géographique sert à préparer l'entrée du personnage principal venu d'ailleurs et qui veut s'y faire une place. Dans L'Assommoir, Gervaise, une pauvre provinciale, suit son amant, Lantier, qui veut s'installer à Paris. Désenparée dans une chambre d'hôtel, Gervaise contemple la ville par la fenêtre.

Elle regardait à droite, (. . .) à gauche (. . .) Lentement, d'un bout à l'autre de l'horizon, elle suivait le mur de l'octroi (. . .) Quand elle levait les yeux, au-delà de cette muraille grise et interminable qui entourait la ville d'une bande de désert, elle apercevait une grande lueur, une poussière de soleil, (. . .) et la cohue s'engouffrait dans Paris où elle se noyait, continuellement.<sup>51</sup>

L'expression "d'un bout à l'autre de l'horizon" implique une vaste étendue qui semble ouvert à tout étranger. Mais le paysage de Paris, vu par Gervaise, reste encombré d'obstacles à l'accès: "le mur d'octroi, cette muraille grise et interminable". Cet espace clos symbolise l'impossibilité de franchir le territoire qui lui est

---

<sup>51</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2:375.

interdit. La dernière phrase de cette citation semble annoncer le destin de Gervaise: elle sera enfermée toute la vie dans les faubourgs de Paris.

Dans Germinal, Etienne, ouvrier au chômage venu de Lille, vient à Montsou pour chercher un emploi. La description de la plaine où apparaît le héros possède une valeur symbolique.

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves.<sup>52</sup>

L'emploi de l'adjectif qualificatif "rase", renforce l'idée de l'ouverture spatiale. C'est par cette plaine qu'Etienne pénètre dans l'espace de Montsou.

Dans La Terre, Jean Macquart, originaire de Plassans, vient travailler comme ouvrier dans la ferme de "la Borderie". Le roman s'ouvre sur une plaine immense dans laquelle Jean est en train de semer du blé.

Jean, ce matin-là, un semoir de toile bleue noué sur le ventre, en tenait la poche ouverte de la main gauche, et de la droite, tous les trois pas, il y prenait une poignée de blé, que d'un geste, à la volée,

---

<sup>52</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:416.

il jetait.<sup>53</sup>

Non seulement la description des champs présente le caractère ouvert, mais également l'acte de semer symbolise que Jean mènera une vie paysanne dans ce pays plat.

C'est dans le même espace ouvert que chacun des trois romans se termine. Le lieu, présenté au début du roman, comme voie d'entrée, sert de la sortie des personnages à la fin. Ces personnages sont expulsés après avoir vécu pendant un certain temps dans les lieux interdits. Par exemple, Etienne, ayant perdu la confiance des mineurs, est reparti pour Paris. Jean Macquart, rejeté par les paysans beaucerons, a quitté Rognes pour entrer dans l'armée. Mais le départ funèbre de Gervaise s'avère tragique. Sa dépouille est emportée hors de la grande maison ouvrière par le croque mort.

## 2. L'espace clos.

Dans l'univers romanesque de Zola, les personnages étrangers ne réussissent pas à s'intégrer dans le territoire des autres. Inversement, les autochtones ne peuvent pas sortir de leur propre territoire.

Tout au long de L'Assommoir, l'espace autour de Gervaise constitue une sorte de prison qui l'enferme.

---

<sup>53</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5:222.

Anne Belgrand en fait une analyse perspicace dans son étude sur l'espace romanesque dans L'Assommoir.<sup>54</sup> D'abord, l'espace est géographiquement limité. Dès l'arrivée de Gervaise à Paris, il semble que son univers est restreint par deux bornes: à droite, il y a l'abattoir et à gauche, l'hôpital. L'horizon d'un bout à l'autre est aussi fermé par une muraille grise et interminable. C'est pourquoi Gervaise est enfermée dans les alentours de Paris. Pour le cadre plus précis, la maison ouvrière, rue de la Goutte-d'Or semble être un labyrinthe dont elle n'arrivera pas à trouver la sortie. Nous avons déjà montré dans le chapitre II que cette maison sert à la fois d'habitation et d'atelier de travail. Ainsi, sur le plan matériel, les locataires n'ont pas besoin de se déplacer: ils s'y enferment jour et nuit. Par exemple, Gervaise, propriétaire d'une belle blanchisserie, est renvoyée à la petite chambre au sixième étage, et enfin à une "niche" sous l'escalier. Il est remarquable que c'est la mort qui vient libérer Gervaise de cet espace dont elle est prisonnière.

Dans Germinal, les mineurs mènent une existence d'esclave. Ils ne franchissent jamais les limites du village de Montsou. Leur journée est réglée par les mêmes rythmes au long des années. Dès l'aube, ils partent du coron pour aller travailler dans la mine. Après dix heures de travail, ils rentrent chez eux. C'est dans la mine que

---

<sup>54</sup> Anne Belgrand, Espace clos, espace ouvert dans L'Assommoir, dans Michel Crouzet, Espaces romanesques (Paris: P.U.F., 1982), p.6.

les mineurs passent la plupart de leur temps. Ils s'enfoncent dans la fosse profonde de 554 mètres par rapport à la surface. Comme nous l'avons antérieurement noté, beaucoup d'entre eux sont morts dans ces lieux maudits. Résignés, ils ne cherchent jamais à s'évader. Leur révolte dirigée par Etienne s'avère provisoire. D'ailleurs, ils retournent à la mine après leur défaite. Avant de quitter Montsou, Etienne rencontre la Maheude. Cette rencontre est significative car elle confie à Etienne que dans 4-5 ans, ses deux fils, Lénore et Henri, seront assez grands pour venir travailler à la mine. On peut noter que les mineurs sont prisonniers de ce monde clos où leur misère se répète d'une génération à l'autre.

Dans La Terre, le village de Rognes, lieu du drame, se présente comme milieu fermé tant sur le plan géographique que moral. On peut noter d'abord l'absence de route qui relie Rognes au monde d'extérieur. C'est pourquoi au début du roman, les villageois parlent de la construction d'une route directe de Rognes à Châteaudun. D'autre part, la sortie du village est difficile. Dans la carriole, seul moyen de transport, on suit des sentiers de chèvres depuis la place de l'église, centre du village, jusqu'à Cloyes, ville la plus proche. La distance de 4 kilomètres qui sépare les deux endroits demande plus de deux heures de voyage. C'est pourquoi de nombreux malades, dont l'un est Père Mouche, sont morts avant qu'on puisse faire venir le médecin. L'entrée au village s'avère également difficile: la route dévale à pic. Donc l'abbé Godard, le curé de Bazoches-le-Doyen, se plaint chaque dimanche qu'il doive parcourir à pieds trois kilomètres

pour venir faire la messe à Rognes.

Sur le plan moral, les autochtones ont l'esprit conservateur. On constate d'abord qu'ils mènent leur vie comme le faisaient leur ancêtres. Se méfiant de la technologie moderne, ils refusent l'utilisation des machines agricoles: faneuse mécanique, semoir mécanique. En outre, ces paysans possèdent un caractère renfermé: ils n'acceptent pas l'intégration des étrangers dans leur pays. C'est pourquoi Jean, ancien menuisier, rencontre l'hostilité des paysans de Rognes. La Frimat en porte témoignage:

D'abord, on l'y avait exécré, parce qu'il était ouvrier, qu'il sciait et rabotait du bois, au lieu de labourer la terre. Ensuite, quand il s'était mis à la charrue, on l'avait accusé de venir manger le pain des autres, dans un pays qui n'était pas le sien.<sup>55</sup>

Malgré son mariage avec Françoise, Jean ne parvient pas à se faire accepter par les paysans. Même sa femme le considère comme étranger:

(. . .) le sentiment qu'il demeurerait un étranger pour sa femme: un homme d'un autre pays, poussé ailleurs, on ne savait où, un homme qui ne pensait pas comme ceux de Rognes.<sup>56</sup>

---

<sup>55</sup> Ibid., p.274.

<sup>56</sup> Ibid., p.403.

L'hostilité des paysans s'explique par leur amour profond de la terre ancestrale qu'ils veulent garder pour les membres de la famille. Ainsi Françoise, agonisante, préfère protéger Buteau qui l'a attaquée au lieu de se confier à son mari Jean. A la fin du roman, Jean doit quitter définitivement ce pays hostile.

### 3. L'espace imaginaire.

Il s'agit de l'espace présenté à travers l'imagination des personnages. Par exemple, nostalgique de la vie provinciale, Gervaise rêve de retourner à la campagne. Se trouvant avec Goujet dans un terrain vague à Montmartre, elle s'écrie: "on se croirait à la campagne."<sup>57</sup> A la fin du roman, Gervaise, tourmentée par une faim atroce, erre en suivant le chemin de fer. Elle imagine un départ heureux.

De ce côté, elle devinait la campagne (. . .) Oh! si elle avait pu partir ainsi, s'en aller là-bas, en dehors de ces maisons de misère et de souffrance! Peut-être aurait-elle recommencé à vivre.<sup>58</sup>

Dans Germinal, la Maheude confie son rêve de jeunesse à Etienne:

Quand on est jeune, on s'imagine que le bonheur viendra, on espère des choses; et puis, la misère

---

<sup>57</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2:491.

<sup>58</sup> Ibid., p.570.

recommence toujours, on reste enfermé là-dedans.<sup>59</sup>

Pour motiver la lutte contre le patronat, Etienne décrit la cité idéale où on se réjouisse de la justice, l'égalité et la fraternité. A leur tour, les mineurs participent à la rêverie d'Etienne.

C'était brusquement, l'horizon fermé qui éclatait, une trouée de lumière s'ouvrait dans la vie sombre de ces pauvres gens.<sup>60</sup>

Pour souligner l'espace clos de chaque milieu, Zola utilise très rarement l'espace imaginaire dans des trois romans étudiés. De cette façon, le personnage n'aura pas de moyen à échapper du milieu hostile.

#### 4. L'espace métaphorique.

Zola utilise les images littéraires, en particulier les métaphores pour renforcer la signification qu'il a confiée à l'espace décrit. Dans L'Assommoir et Germinal, l'aspect maléfique des lieux est mis en relief à l'aide des procédés de personnification.

Dans L'Assommoir, la grande maison ouvrière est comparée à un monstre:

---

<sup>59</sup> Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:491.

<sup>60</sup> Ibid., p.492.



Et Gervaise lentement premenait son regard, l'abaissait du sixième étage au pavé, remontait, surprise de cette énormité, se sentant au milieu d'un organe vivant au cœur même d'une ville, intéressé par la maison, comme si elle avait eu devant elle une personne géante.<sup>e1</sup>

Le romancier attribue une vie à cette maison à l'aide de termes comme "organe vivant, personne", et souligne son gigantisme en utilisant les mots "énormité, géante". La maison est décrite selon le point de vue de Gervaise, qui la contemple avec effroi. Elle se sent diminuée, menacée devant ce bâtiment hostile.

Elle (la maison) paraissait grandie sous le ciel sans lune (. . .) Alors, il sembla à Gervaise que la maison était sur elle, écrasante, glaciale à ses épaules.<sup>e2</sup>

Dans cette perspective, la vision du monstre est liée à celle de la mort. Il semble que le romancier annonce indirectement la destinée tragique de l'héroïne. Devenue prisonnière de ce lieu, celle-ci sera victime de ce monstre dévorateur:

La maison était toute sombre. Elle entra là-dedans, comme dans son deuil. A cette heure de nuit, le porche, béant et délabré, semblait une gueule ouverte.<sup>e3</sup>

---

<sup>e1</sup> Emile Zola, L'Assommoir, Les Rougon-Macquart, 2:396.

<sup>e2</sup> Ibid., p.576.

<sup>e3</sup> Ibid.

Le thème de la mort est suggéré par les mots comme "sombre, deuil, nuit". Gervaise, comme d'autres locataires de cette maison, n'échappera pas au désastre qui les guette impitoyablement. Le porche de la maison se compare à la gueule ouverte d'un monstre.

Un autre lieu hostile, c'est l'Assommoir du Père Colombe où se réunissent les ouvriers tous les soirs. De manière insolite, Zola choisit des termes religieux pour décrire ce lieu de débauche.

On faisait queue devant l'Assommoir du père Colombe, allumé comme une cathédrale pour une grande-messe; et, nom de Dieu! on aurait dit une vraie cérémonie, car les bons zigs chantaient là-dedans avec des mines de chantres au lutrin (. . .)<sup>64</sup>

La lumière éclatante de ce bistrot se compare à celle d'une cathédrale qui s'allume pour une grande cérémonie. Les buveurs qui font la queue se rapprochent paradoxalement des dévots qui s'alignent pour la grand messe. Les chansons d'ivrognes font penser à celles des "chantres au lutrins".

Zola attribue une valeur symbolique aux noms propres. Le nom du propriétaire "Colombe" possède deux sens différents. D'un côté, dans la bible, la colombe est le symbole de Saint-Esprit, caractérisé par la pureté et la

---

<sup>64</sup>Ibid., pp.570-571.

paix de l'âme. Par extension, le mot "colombe" signifie la douceur et la tendresse. Zola a nommé ironiquement le propriétaire de ce bistrot plein de tumultes et de désordres. Si l'on réfléchit bien, l'assommoir du père Colombe est l'origine des désastres dans le milieu populaire.

Jacques Dubois, dans son livre intitulé L'Assommoir de Zola, fait une analyse minutieuse du mot "Assommoir" qui est à la fois le nom du bistrot et le titre du roman. Nous regroupons les différents sens de ce mot en deux catégories. Pour le sens direct, il désigne "le bistrot et l'alcool". Pour le sens figuré, il signifie "un instrument qui assomme, une sorte de métraque, une sorte de piège, disposée de manière à assommer les animaux sauvages.

A l'intérieur du bistrot, la présence d'alambic, "la machine à soûler" confère un aspect néfaste au lieu.

(. . .) l'alambic, la machine à soûler, fonctionnant sous le vitrage de l'étroite cour, avec la trépidation profonde de sa cuisine d'enfer (. . .) l'ombre de l'appareil, contre la muraille du fond, dessinait des abominations, des figures avec des queues, des monstres ouvrant leurs machoires comme pour avaler le monde.<sup>85</sup>

---

<sup>85</sup> Ibid., p.537.

Zola emprunte des images bibliques pour décrire cette machine. Son ombre sur le mur ressemble à la silhouette des diables. Pour renforcer cette idée, le romancier utilise les expressions telles que "sa cuisine d'enfer", "des figures avec des queues", et "des monstres". L'expression imagée "pour avaler le monde" sert à souligner la force destructrice de l'alambic.

Dans Germinal, l'espace minier se divise géographiquement en deux parties: la Compagnie minière installée à la surface, et la mine sous la terre. Il s'agit également d'une séparation sociale. Les patrons occupent la surface qui s'avère vaste et éclairée tandis que les ouvriers s'enfoncent dans le domaine souterrain, marqué par son aspect étroit et sombre. Il n'y a aucun rapport entre les deux groupes sociaux. La Compagnie est fondée depuis plus d'un siècle, mais les ouvriers ne savent pas par qui elle est gérée. Ils ne connaissent pas leurs patrons. Cette compagnie se présente comme un dieu mystérieux:

(. . .) c'était comme s'il eût parlé d'un tabernacle inaccessible, où se cachait le dieu repu et accroupi, auquel ils donnaient tous leur chair, et qu'ils n'avaient jamais vu.<sup>88</sup>

Ici le dieu est décrit selon les conceptions de la société primitive. C'est un dieu méchant qui

---

<sup>88</sup>Emile Zola, Germinal, Les Rougon-Macquart, 4:421.

inspire la crainte au peuple. Son tabernacle "inaccessible" sert à désigner le domicile administratif de la Compagnie minière. L'image d'un dieu qui dévore l'offrande en chair humaine suggère l'idée que la Compagnie exploite cruellement les mineurs. Cette métaphore sert à décrire non seulement la Compagnie minière, mais aussi toute la classe exploitante. L'image de ce dieu repu, accroupi souligne l'idée que les bourgeois s'enrichissent sans rien faire tandis que les pauvres mineurs travaillent dur et s'exposent à tout moment aux risques mortels.

La fosse du Voreux représente des mines du Nord. C'est dans ce lieu que se produit le drame des mineurs. Avec habileté, le romancier décrit d'abord l'extérieur de la fosse en évoquant l'image d'un monstre accroupi:

Cette fosse, tassée au fond d'un creux, avec ses constructions trapues de briques, dressant sa cheminée comme une corne menaçante, lui semblait avoir un air mauvais de bête goulue, accroupie là pour manger le monde.<sup>67</sup>

L'image du monstre qui sert à décrire la maison ouvrière dans L'Assommoir réapparaît dans Germinal pour évoquer le caractère maléfique de la fosse. Le thème de la voracité du monstre est souligné avec force. On peut relever les mots tels que "goulue, manger le monde".

---

<sup>67</sup> Ibid., p.418.

"Voreux", nom de la fosse, fait penser aussi à l'adjectif "vorace".

Zola décrit le fonctionnement de la fosse avec minutie. Les mineurs descendent dans le fond comme s'ils étaient avalés par un monstre. Les machines utilisées dans la fosse se comparent aux différents organes digestifs de ce monstre:

(. . .) la cage avait reparu (. . .) elle replongea (. . .) pour engloutir une autre charge d'hommes. Pendant une demi-heure, le puits en dévora de la sorte, d'une gueule plus ou moins gloutonne, selon la profondeur de l'accrochage où ils descendaient, mais sans un arrêt, toujours affamée, des boyaux géants capables de digérer un peuple.<sup>es</sup>

Le puits est comparé à la gueule du monstre. On relève les termes exprimant l'acte de dévorer: "engloutir", "gueule", "digérer", "gloutonne", "affamés". Zola insiste sur les bruits de la fosse, du fait qu'ils sont nuisibles à la santé humaine. Le vacarme de la pompe à épuisement se compare avec l'haleine du monstre. On peut remarquer que le thème de la voracité se maintient toujours. Ici, le monstre soupire bruyamment après avoir englouti tant de chair humaine:

---

<sup>es</sup> Ibid., p.428.

Et le Voreux, au fond de son trou, avec son tassement de bête méchante, s'écrasait davantage, respirait d'une haleine plus grosse et plus longue, l'air gêné par sa digestion pénible de chair humaine.<sup>66</sup>

Il est remarquable que les images du Dieu accroupi et de la bête méchante persistent tout au long du roman pour souligner la condition misérable des ouvriers.

Dans La Terre, dont le titre implique le thème central du roman, Zola utilise deux figures féminines pour décrire la terre: celle de la mère nourricière et celle de la femme aimée. Comme nous l'avons noté dans le chapitre précédent, la passion de la terre est caractéristique dans le milieu paysan. La terre est considérée comme une source vitale. L'image de la mère nourricière s'introduit dans les pensées de Monsieur Hourdequin:

Ah! cette terre, comme il avait fini par l'aimer! et d'une passion où il n'entrait pas que l'âpre avarice du paysan, d'une passion sentimentale, intellectuelle presque, car il la sentait la mère commune, qui lui avait donné sa vie, sa substance, et où il retournerait.<sup>70</sup>

---

<sup>66</sup> Ibid., p.422.

<sup>70</sup> Emile Zola, La Terre, Les Rougon-Macquart, 5:256.

La terre, source de vie, se présente comme "la mère commune" qui nourrit les hommes de sa production généreuse. Elle leur procure de l'argent, garantie d'un avenir heureux. Le romancier souligne les rapports profonds qui lient les paysans à leur terre depuis leur naissance jusqu'à la mort. Si la terre lui donne la vie, elle la reprendra un jour. Tout homme doit retourner à la terre dont il sort. Il serait intéressant de noter que cette idée s'oppose à l'image de la mère nourricière. Chez Zola, ces idées de la vie et de la mort se côtoient souvent. A maintes reprises le romancier montre l'aspect circulaire de la vie et de la mort à travers le cycle des travaux saisonniers:

C'était la poussée du printemps futur qui coulait avec cette fermentation des purins; la matière décomposée retournait à la matrice commune, la mort allait refaire de la vie; et, d'un bout à l'autre de la plaine immense, une odeur montant, l'odeur puissante de ces fientes, nourrices du pain des hommes.<sup>71</sup>

L'idée de la mort est liée d'abord à l'évocation des purins qui fermentent, et deviennent la matière décomposée. L'idée de la vie est suggérée par l'évocation de "la poussée du printemps futur". On trouve un autre exemple à la fin du roman. Avant de quitter définitivement Rognes, Jean passe par le cimetière. Il réfléchit sur la vie et la mort:

---

<sup>71</sup>Ibid., p.389.



On y dormait au bout du monde, dans l'humilité et l'oubli de tout. Et Jean, pénétré de cette paix de la mort, s'intéressait à la grande Beauce, aux semailles qui l'emplissaient d'un frisson de vie.<sup>72</sup>

Le romancier nous fait comprendre que la terre nourrit l'homme et que celui-ci la nourrit à son tour. Après la mort, l'homme est enterré dans la terre. Son corps décomposé sert à fertiliser la terre et favorise la germination, ainsi la vie recommencera.

Une autre image de la terre, c'est celle de la femme aimée. Nous venons de montrer que les paysans s'attachent à leur terre à un tel point qu'elle est le mobile de leurs actes. C'est dans ce sens que le romancier compare la terre à une belle femme que le paysan veut posséder à tout prix. De même que la femme, la terre est considérée comme objet de désir. La conduite de Buteau en est un exemple frappant. Il cherche à violer Françoise afin de pouvoir posséder la terre de cette dernière. Là, la femme et la terre s'identifient. En outre, le paysan s'occupe de sa terre comme si elle était son amoureuse. Ainsi en témoigne la passion de Monsieur Hourdequin pour sa terre.

Plus tard, quand il avait succédé à son père, il l'avait aimée en amoureux, son amour s'était mûri, comme s'il l'eut prise dès lors en légitime mariage,

---

<sup>72</sup>Ibid., p.430.

pour la féconder. Et cette tendresse ne faisait que grandir, à mesure qu'il lui donnait son temps, son argent, sa vie entière, ainsi qu'à une femme bonne et fertile, dont il excusait les caprices, même les trahisons.<sup>73</sup>

Ici, la terre est personnifiée à l'aide de l'emploi de termes humains. La relation entre M.Hourdequin et sa terre se rapproche de celle d'un homme et une femme. On peut noter le développement progressif de cette relation. A la première étape, il est épris de la terre. On peut relever les termes "aimer", "amoureuse", "amour". L'amour conduit au "légitime mariage". La terre dont il est amoureux lui appartient légitimement. Le verbe "féconder" est utilisé ici dans ses deux sens: fertiliser le sol et rendre une femme enceinte.<sup>74</sup> Le paysan espère de bonnes récoltes comme il souhaite avoir des enfants. Le romancier nous révèle la difficulté de la vie paysanne en ce sens que la terre ne donne pas toujours de productions agricoles malgré les efforts attentifs du paysan. C'est pourquoi le romancier décrit la terre avec les termes humains: "caprice", "trahison", qui sont réservés à une femme méchante.

---

<sup>73</sup> Ibid., p.265.

<sup>74</sup> Paul Robert, Le Petit Robert 1, (Paris: Le Robert, 1983), p.766.

Un autre exemple réside dans la conduite de Buteau. Zola va jusqu'à utiliser une image érotique pour souligner la passion du paysan pour la terre. L'acte de labourer se confond avec celui d'aimer.

A aucune époque, quand il s'était loué chez les autres, il n'avait fouillé la terre d'un labour si profond: elle était à lui, il voulait la pénétrer, la féconder jusqu'au ventre (. . .) Lorsque les pièces ne demandaient plus de travail, il y retournait pour les voir, en amoureux.<sup>75</sup>

Nous constatons que l'espace n'apparaît plus comme un simple décor du roman, mais assume trois fonctions principales. La première est de caractériser les personnages. Balzac insiste sur le rapport étroit d'ordre psychologique entre le personnage et le lieu où il vit. Mais chez Zola l'espace est plutôt doté d'une valeur sociale: il sert à définir le statut des personnages dans la société à laquelle ils appartiennent. Le lecteur découvre la prospérité de Gervaise et ensuite sa dégradation à travers ses demeures successives. Chacun des déménagements du Père Fouan marque la perte graduelle de son autorité patriarcale. Les étapes localisées d'Etienne marquent progressivement sa montée au pouvoir puis sa chute.

En deuxième lieu, l'espace remplit la fonction d'agent en ce sens qu'il constitue le motif de l'action

---

<sup>75</sup>Ibid., p.303.

humaine, que Philippe Hamon nomme "territorialité". Par exemple, Gervaise, d'origine provinciale, veut se faire une place dans le milieu parisien. Les mineurs veulent quitter l'espace souterrain afin d'envahir la surface occupée par les bourgeois. Les paysans se déchirent pour s'emparer de la terre ancestrale.

En troisième lieu, l'espace assume une fonction symbolique: il sert à renforcer le sens de l'œuvre. L'espace se présente d'abord comme un univers clos parce que Zola veut suggérer que les personnages, en dépit de leur tentative d'évasion, restent prisonniers de leur milieu. Zola recourt aux procédés de personnification pour faire ressortir la force maléfique des lieux qui détruisent les ouvriers. Dans L'Assommoir et Germinal, la grande maison ouvrière, le bistrot du père Colombe et la fosse Voreux sont des monstres dévorateurs. Zola utilise les images de la femme nourricière et de la femme aimée pour symboliser la passion des paysans pour leurs terres. Ainsi ils s'enracinent volontairement dans leur milieu.

Nous pouvons constater que les trois fonctions de l'espace contribuent à mettre en relief le déterminisme social de Zola: né dans tel milieu, l'homme ne pourra jamais y échapper.

## CONCLUSION

L'étude de l'espace dans ces trois romans nous permet de mieux connaître l'idéologie de Zola, selon laquelle la société se compose essentiellement de deux classes antagonistes: la classe exploitée et la classe exploitante. Se solidarissant avec le monde du peuple, Zola peint leur existence misérable. L'Assommoir est centré sur la vie ouvrière à Paris tandis que Germinal met en scène les mineurs du Nord. La Terre raconte l'histoire des paysans dans la Beauce. Pour souligner l'inégalité sociale, Zola oppose la pauvreté du peuple à l'existence luxueuse des bourgeois.

Eri Eisenzweig étudie le rapport entre l'espace et l'idéologie de l'écrivain. Il explique:

L'espace présenté dans un texte littéraire est révélateur d'une certaine idéologie, par la logique de son inscription dans le discours totalisant qui lui donne son sens.<sup>1</sup>

Nous constatons que l'idéologie de Zola est d'abord inscrite dans son écriture. Zola essaie de transmettre la réalité sur le monde des pauvres. Avec son

---

<sup>1</sup>Uri Eisenzweig, L'Espace imaginaire du texte et l'idéologie, dans Claude Duchet, Sociocritique, (Paris: Fernand Nathan, 1979), p. 186.

œil perspicace, il ne néglige aucun détail révélateur. Par souci de l'objectivité, il tente de s'effacer de son récit. Mais son écriture est paradoxalement marquée par un réalisme subjectif. Zola transmet les informations acquises au lecteur à travers le point de vue de ses personnages. Par exemple, c'est Gervaise qui contemple Paris, c'est Etienne qui explore la fosse Voreux, et c'est Jean qui regarde les champs beaucerons au début du récit.

Dotés d'un aspect documentaire, les trois romans de Zola possèdent une valeur sociologique. Mitterand précise que les notes prises sur place par Zola révèlent "une observation ethnographique des formes de la vie quotidienne et des mentalités".<sup>2</sup> Cette remarque pénétrante est confirmée dans l'analyse sociologique des espaces distribués, dans l'univers imaginaire de Zola, où se distinguent trois groupes sociaux: les ouvriers, les paysans et les bourgeois. L'existence de chaque groupe se manifeste à travers son habitation, ses lieux de travail et de loisir. Zola montre que le milieu ambiant exerce son influence sur la vie humaine sur le plans physique et moral. Par exemple, l'exiguïté de l'habitation entraîne le problème de l'adultère, la misère du travail détruit les ouvriers et les pousse vers l'alcoolisme dans lequel ils rencontrent un désastre implacable. De cette manière, les personnages types de chaque milieu social y restent enfermés toute la vie malgré leurs efforts.

---

<sup>2</sup>Henri Mitterand, De l'Ethnographie à la fiction, dans Le Regard et le signe (Paris: P.U.F., 1987), p.75.

L'étude de l'espace dans ces trois romans marque aussi l'évolution idéologique du romancier. D'abord, on peut noter son pessimisme. L'Assommoir écrit en 1877 montre la résignation des ouvriers devant leur misère. Ils se réfugient dans le rêve et dans l'alcool. Le cas de Gervaise est un exemple frappant. Si Gervaise s'efforce d'échapper à son pauvre sort, elle retombe très vite dans la passivité. D'ailleurs, il s'agit là d'une lutte individuelle. L'espace autour d'elle se resserre de plus en plus. C'est dans une petite caisse qu'on a emporté sa dépouille. Huit ans plus tard, dans Germinal, Zola introduit la prise de conscience sociale, qui pousse les mineurs à se révolter contre leurs patrons. Ici, Zola insiste sur la lutte collective. La Terre, écrit en 1887, révèle la pauvreté des paysans, aiguisée par le phénomène de l'industrialisation. Conformistes, les paysans se méfient du progrès scientifique et n'acceptent aucun changement dans leur mode d'existence traditionnelle. Dans ces deux derniers romans, le pessimisme total de Zola est remplacé par une confiance en avenir: l'homme s'émancipera de tout ce qui l'opprime un jour. La scène de la germination pour le printemps futur marque l'espérance du romancier: les mineurs dans Germinal réussiront dans la lutte de classe grâce à leur éducation. Pour les paysans dans La Terre, Zola nous fait comprendre qu'ils pourront améliorer leur vie grâce au progrès scientifique.

Grâce à la valeur artistique et la valeur sociologique que Zola a su conférer à l'espace présenté dans ces trois romans étudiés, non seulement il nous fait découvrir les souffrances du monde populaire selon la

théorie déterministe qu'il ne cesse de répéter dans ses écrits ultérieurs, mais il nous confie aussi ses espérances pour l'avenir. En témoigne le discours d'Anatole France sur la tombe de Zola:

Dans ses romans, qui sont des études sociales, il poursuivait d'une haine vigoureuse une société oisive, frivole, une aristocratie basse et nuisible (. . .) Il combattait le mal social partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour fervent de l'humanité. Il s'efforça de deviner et de prévoir une société meilleure."<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup>Anatole France, Discours sur la tombe de Zola, cité par Marc Bernard, Zola par lui-même, (Paris: Editions du seuil, 1952), p.179.